



RECUEIL



# CONTES DES COTEAUX

Étudiants FR - UE 212  
(novembre 2025)

HELMo Sainte-Croix







# SOMMAIRE

01 **Jéel**  
*L'éveil d'Eydip*

02 **Loona Defeldre**  
*Léo et le dragon de la rivière*

03 **Romane Ledain**  
*fée des brumes*

La

04 **Medine Tomizzi**  
*Le cheval ailé qui n'osait pas voler*

05 **Marie Jacob**  
*Ravorn et le chaudron volé*





# SOMMAIRE

06

**Manon Migliorato**  
*La reine au ruban doré*

07

**Soraya Beckers**  
*Le Voleur et l'Ange*

08

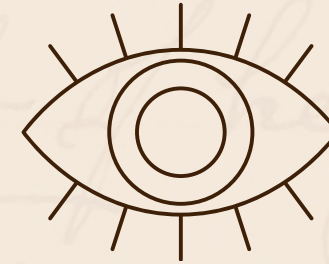
**Sarah Dethier**  
*L'enfant et le chasseur*

09

**Léa Vanbrabant**  
*La fin du règne de la marâtre*



# L'ÉVEIL D'EYDIP



**L**l était une fois en des temps pas si lointains, un petit garçon né sous une belle étoile. En plus d'être le fils unique d'une famille d'industriels richissimes, Eydip semblait avoir été dessiné comme le furent les anges. Des boucles rousses dorées rebondissaient sur son visage lumineux à la peau mate. Son regard vairon, aussi étrange qu'envoûtant, charmait quiconque le croisait. Il passa ses trois premières années de vie dans le château familial, une demeure séculaire située au fin fond de la forêt noire. Vif et enjoué, il était doté d'un charisme naturel dont ses parents étaient très fiers. Un peu trop peut-être, car il suffisait au jeune garçon de les fixer intensément pour qu'il ait gain de cause et obtienne ce qu'il désirait.

Un beau jour de novembre, quand les vives couleurs de l'automne se reflétaient dans le lac sombre qui s'étirait vers le cœur de la forêt, la famille se rendit au village pour la fête foraine annuelle. Au milieu d'un décor pittoresque, alors qu'Eydip s'amusait sur les chevaux de bois, Ingrid, sa mère, fut interpellée par la voix envoutante d'une dame sans âge. Elle était installée à une table basse en bois, et invita la maman à la rejoindre. Sans pouvoir repousser l'invitation, Ingrid s'installa face à Yasmine la Gitane. Les gestes de la cartomancienne s'enchaînaient avec fluidité, accompagnés d'une voix sourde, qui commentait l'apparition successive des motifs du tarot. Soudain, Yasmine saisit les deux mains d'Ingrid avec une vigueur inquiétante.

- Madame, Madame,....Ooooh ma pauvre Madame, sanglotait la Gitane.
- Que me voulez-vous ? Lâchez-moi ! répondit la mère apeurée.
- Votre fils Madame, votre fils, ses yeux, il...il amènera la mort !

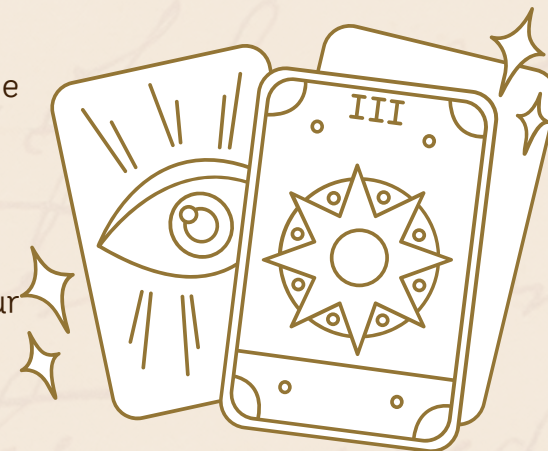
Ingrid se leva en sursaut, bousculant la table et ces cartes de malheur pour s'enfuir et rejoindre sa famille.



Paul, son époux, venait justement à sa rencontre. La voyant marcher seule, d'un pas rapide, il se mit à paniquer :

- Eydip n'est pas avec toi ?
- Mais Paul, qu'est-ce que tu racontes ? Où est-il ?!

Déjà au galop, le cheval d'Emir, fils de Yasmine la Gitane, emportait Eydip au loin, comme pour briser la prophétie à laquelle il venait d'assister...



Une quinzaine d'années passèrent, Eydip était devenu le jeune homme vigoureux et magnétique que l'on attendait. Sa place au sein de la communauté rom où il avait grandi était importante, indiscutable. Il était capable de réunir les membres du clan, tant pour les amuser, que pour animer des débats passionnés. Malgré son âge, malgré son statut de Gadjó, il était souvent consulté pour sa clairvoyance et son esprit loyal. Son regard hypnotique suffisait à convaincre, comme s'il propageait la vérité ultime, incontestable. Emir, devenu depuis son cousin d'adoption, avait participé à son éducation. Mais dès le début, il avait entretenu un sentiment de jalousie à l'égard de cet intrus, à fois porteur de malheur et d'espoir. Comme la majorité des membres de sa communauté, Eydip avait obtenu un poste d'ouvrier métallurgiste dans la plus grosse usine de la région. Le hasard l'avait ainsi rapproché de son véritable père, Paul Laïos, qui en était le propriétaire. Naturellement, il s'y était rapidement forgé une place de meneur. Son esprit frondeur séduisait ses condisciples et leur apportait justement l'espoir, celui d'améliorer leurs conditions de vie précaires.

Un jour, alors qu'ils déjeunaient ensemble, Emir interpella son jeune cousin afin de porter un message fort au Grand Patron de l'usine qui les employait.

- Eydip, écoute-moi, il est temps de viser plus haut, d'aller droit au but. Je sais où habite le Directeur, Paul Laïos, je connais son trajet quotidien.



Porté par sa témérité, Eydip n'eut qu'à adresser un regard fédérateur au groupe pour constituer l'équipe qui allait mener le rapt. Et dans la brume de cet automne perpétuel, quelques minutes suffirent au commando pour détourner le véhicule du Directeur de son chemin quotidien. Quelques minutes pour l'en extraire et le séquestrer sur les hauteurs du Lac de la Forêt.

C'est dans la pénombre d'une grotte battue par le souffle humide du lac qu'eut lieu la rencontre entre Eydip et le Directeur captif, sans qu'aucun des deux ne sache encore que le destin les unissait depuis toujours. Les poignets liés, les yeux bandés, Paul tenta de maîtriser sa respiration tandis qu'une voix grave résonnait contre la pierre : calme, mais chargée d'une autorité qui imposait le silence.

- Monsieur Laïos, il y a des injustices qui n'ont d'autres recours que la violence et vous ne nous en avez laissé aucun autre...

- S'il vous plaît, je ne comprends pas, que me voulez-vous ? Je vous suis certain que nous pourrons trouver une solution à ce malentendu ! implora le Directeur.

À mesure qu'il exprimait ses revendications, Eydip ôtait le foulard qui obstruait la vision de Paul. Dans l'obscurité, le père éprouva un peu de peine à retrouver une vision nette, absorbé par les doléances de ce jeune homme à la voix aussi affirmée que posée. Lorsqu'à la lumière des bougies, il put enfin fixer clairement le regard de son interlocuteur, Paul éprouva une fascination aussi étrange que familière. Des yeux clairs et sombres à la fois qui semblaient sonder son âme, et auxquels il n'était pas en mesure d'opposer la moindre résistance. En peu de temps, ce qui devait être une âpre négociation n'avait été qu'un simple dialogue. Et une amélioration des conditions de travail fut rapidement conclue de commun accord.

Assistant à la scène, le cousin Emir rougit de colère, alors qu'il avait toutes les raisons d'être fier. Il suivait le petit cortège de libération vers la sortie de la grotte, là où l'attendait madame Ingrid Laïos, en larmes. Lorsqu'elle découvrit le visage angélique de celui qui lui ramenait son mari, son corps tout entier se raidit et le temps sembla s'arrêter net. C'était lui, sans aucun doute, son enfant perdu ! A cet instant, rempli de fureur punitive, Emir brandit son arme en direction du Directeur relaxé.



- Non, c'est trop facile, vous n'échapperez pas à notre colère, pas comme ça ! Et puis, cette foutue prophétie !

Lançant un ultime regard léthal vers son cousin, Eydip s'interposa, et le coup de feu retentit. Contraint par le pouvoir de persuasion de ces yeux péremptoires, Emir avait retourné l'arme contre lui et, tel un pantin inanimé, il dégringola jusqu'à disparaître dans les ténèbres insondables du lac en contrebas...



Quelques années plus tard, un beau jour de novembre, les couleurs ambrées de l'automne se jetaient dans le noir du lac, immuable. A nouveau réunie, la famille se rendait au village pour la fête foraine annuelle. Si tout y était paisible et coloré, des lamentations parvinrent aux oreilles d'Ingrid, à nouveau attirée par la tente de Yasmine. Inconsolable depuis le suicide de son fils unique, celle-ci répétait sans cesse, comme une triste litanie : « Votre fils Madame, votre fils, il apportera la mort...de ses yeux, ses yeux maléfiques ! »

Des yeux qui depuis, ne subjuguèrent plus que par leur blancheur absolue. Ne supportant plus cette force de persuasion dont il n'avait jamais souhaité être le sujet, Eydip les avait crevés, mettant ainsi fin à leur charme néfaste.

Depuis que la famille s'était retrouvée, les responsabilités d'Eydip au sein de l'entreprise gagnaient en importance. Il y devint rapidement le représentant de la cause ouvrière, plaidant en faveur des employés tout en menant l'entreprise vers davantage de prospérité.

Le vrai pouvoir ne réside pas dans la domination ou la fascination, mais dans la sagesse de savoir renoncer à ce qui peut détruire...La situation des familles roms s'améliora, les populations se mélangèrent. De nombreux mariages eurent lieu, et le village connu des siècles de joie sans peine...







# LA FÉE DES BRUMES



**L**l était une fois dans un royaume caché au cœur des montagnes, une jeune fée nommée Lumina. Douce, généreuse et courageuse, elle veillait chaque matin à ce que les brumes se lèvent doucement pour laisser place au soleil. Son rôle était essentiel : sans elle, les habitants du village voisin ne pouvaient ni cultiver leurs champs ni retrouver leur chemin.

Un jour, alors qu'elle faisait danser la lumière entre les arbres, Lumina remarqua que la brume ne se dissipait plus. Au contraire, elle s'épaississait, recouvrant toute la vallée et ses alentours de son manteau gris. Les rayons du soleil, cette fois, ne parvenaient pas à percer l'épaisse couche nuageuse. Inquiète, la fée murmura :

- Que se passe-t-il ? La lumière ne m'écoute-t-elle plus ?

À ce moment, son ami et conseiller, le vieux hibou, vint se poser sur une branche proche d'elle.

- Lumina, dit-il d'une voix grave, l'équilibre du royaume est menacé. Le Cristal du Matin, qui donnait force à ta magie, a disparu. Sans lui, les brumes seront éternelles.

Déterminée à sauver la lumière du monde, Lumina s'élança à la recherche du Cristal. Munie de sa baguette de lumière, elle s'envola vers la montagne des Échos, là où, selon une ancienne légende, vivait un esprit sombre. Après plusieurs heures de vol, elle aperçut un petit feu follet, prisonnier d'une toile d'ombre.

- Aide-moi, supplia-t-il, et je te guiderai vers celui que tu cherches !

Malgré la peur, Lumina s'approcha et brisa la toile d'un coup de baguette. Le feu follet, reconnaissant, lui montra un sentier invisible qui menait jusqu'au sommet. Le sentier serpentait entre les rochers escarpés. Lumina dut traverser des ponts de brume fragiles et affronter des vents glacés, mais le feu follet, virevoltant devant elle, l'encourageait à chaque épreuve. Grâce à lui, elle trouva la force de poursuivre jusqu'au sommet.







Cependant, lorsqu'elle atteignit la caverne dans laquelle le Cristal était caché, un géant de pierre lui barrait la route.

- Nul ne passe sans prouver sa valeur, tonna-t-il.

Lumina ne possédait ni force ni armes. Elle ferma les yeux, concentra toute sa lumière et dit calmement :

- Je ne cherche pas à combattre, mais à rendre au monde ce qui lui appartient. Si ton cœur connaît la justice, laisse-moi entrer.

Le géant, touché par tant de sincérité, se recula avec lenteur et lui ouvrit la voie. Dans la caverne, le Cristal du Matin brillait faiblement, emprisonné dans une cage de glace. La fée, fébrile, posa sa main sur la paroi glacée et murmura une prière ancienne. Alors, la glace fondit et une douce lumière emplit l'air.

Lumina ramena le Cristal au cœur de la vallée, là où se dressait depuis des siècles un autel de pierre recouvert de mousse. Cet endroit sacré, oublié des hommes mais gardé par les esprits de la montagne, abritait un socle de cristal pur qui semblait attendre le retour de son joyau. Avec précaution, la fée y déposa le Cristal du Matin. Aussitôt, les brumes s'élevèrent en spirales gracieuses et le soleil illumina à nouveau les montagnes. Les villageois, qui vaquaient à leurs tâches matinales dans les champs et les ruelles pavées, levèrent les yeux au ciel, émerveillés.

Le vieux hibou hocha la tête.

- Tu as sauvé la lumière, Lumina.

Elle sourit doucement.

- Non, répondit-elle, je n'ai fait que suivre mon cœur. La lumière est partout, même dans les ombres, si on apprend à la chercher.

Et depuis ce jour, chaque matin, les brumes se lèvent un peu plus tôt, comme pour saluer le courage d'une fée qui n'avait jamais cessé d'y croire. Dès lors et jusqu'à la fin des temps, chacun put comprendre que la vraie lumière ne vient pas de la magie seule, mais du courage et de la bonté de celui qui agit pour le bien des autres.





# LÉO ET LE DRAGON DE LA RIVIÈRE





**I**l était une fois, dans un petit village près d'une grande forêt, un garçon qui s'appelait Léo. Il avait treize ans et vivait dans une maison en bois au bord du village. Ses parents travaillaient beaucoup et ils n'étaient presque jamais là. Léo s'y était habitué, même si parfois il aurait aimé pouvoir partager davantage de moments avec eux. Heureusement, il pouvait toujours compter sur Bernard, son vieux voisin menuisier. Bernard était gentil, un peu grognon, mais au fond il avait un grand cœur. Il considérait Léo un peu comme son fils. Souvent ils passaient leurs après-midis à bricoler dans l'atelier qui sentait le bois. Et quand le travail était fini, ils allaient se promener dans la forêt avec Max, le chien de Bernard, un grand labrador noir qui courait tout le temps.

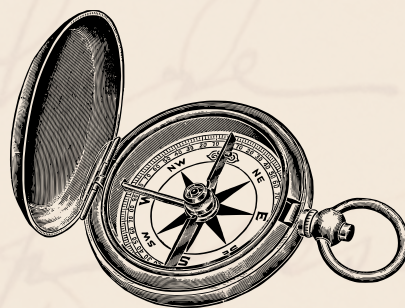
Un matin, alors qu'ils allaient chercher du bois près de la rivière, ils s'arrêtèrent net : la rivière avait presque disparu. Léo fronça les sourcils et regarda autour de lui, inquiet.

- C'est bizarre... où est passée toute l'eau ? demanda-t-il. Bernard resta silencieux un moment, les bras croisés.

- Je n'aime pas ça... ça veut dire que quelque chose cloche. Moi, je suis trop vieux pour mener à bien cette mission. Toi, tu devrais t'en charger !

Léo sentit un mélange de peur et de curiosité. Il n'avait jamais vécu de grande aventure, mais il voulait aider. Avant qu'il parte, Bernard lui donna une vieille boussole en cuir.

- Elle ne montre pas le nord, expliqua-t-il. Elle montre ce que ton cœur veut vraiment. Fais-lui confiance. Bernard parla également d'une vieille sorcière qui habitait au fond de la forêt. Les gens disaient qu'elle savait tout sur la nature et les esprits. Peut-être qu'elle pourrait l'aider et le renseigner...







Le lendemain matin, Léo mit la boussole dans sa poche, prit un sac avec un peu de pain, une gourde d'eau et partit avec Max. Ils marchèrent longtemps et arrivèrent finalement devant un vieux pont en bois. Il grinçait beaucoup : on aurait dit qu'il allait casser. Au détour du pont, un lutin apparut.

- Halte ! Personne ne passe sans résoudre mon énigme ! cria-t-il. Léo recula un peu, surpris. Il n'avait jamais vu de lutin de sa vie.

- Euh... d'accord... quelle énigme ? demanda-t-il. Le lutin fit un grand sourire et dit :

- Je suis toujours devant toi, mais tu ne me verras jamais. Qui suis-je ? Léo réfléchit longtemps. Max aboya, comme s'il voulait l'aider. La boussole dans sa main vibra un peu. Puis Léo eut une idée.

- L'avenir ! répondit-il. Le lutin fronça les sourcils, puis éclata de rire.

- Tu as trouvé ! Bon, tu peux passer. Et le lutin disparut, laissant Léo traverser le pont avec son chien.

Après plusieurs heures de marche, Léo arriva devant une petite cabane cachée entre deux arbres tordus. La fumée sortait de la cheminée, et une odeur bizarre flottait dans l'air. Il frappa doucement à la porte. Une vieille femme aux cheveux gris apparut. C'était la sorcière que Bernard avait évoquée.

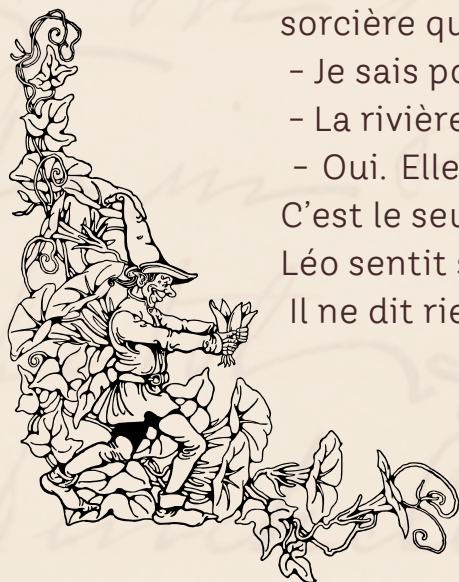
- Je sais pourquoi tu viens, dit-elle.

- La rivière... , murmura Léo.

- Oui. Elle est gardée par un... dragon. Si tu veux que l'eau revienne, il te faudra le tuer. C'est le seul moyen.

Léo sentit son cœur battre fort. Tuer un dragon ? Lui ?

Il ne dit rien et hocha la tête, puis prit le chemin indiqué par la sorcière.





Après un long voyage, Léo arriva au pied d'une grande montagne. Il grimpa encore et encore, jusqu'à atteindre une sorte de plateau rocheux balayé par le vent. Le sol était fissuré, les rochers formaient des arches naturelles, et une grande ouverture sombre menait dans une caverne. De l'intérieur montait un grondement sourd. Léo entra prudemment. Au fond de la caverne, il vit le dragon. Il était immense, tout gris, avec des écailles dures. Ses yeux étaient fermés, il dormait. Et derrière lui, une épaisse paroi de pierre, comme une digue naturelle qu'il avait formée, retenait un torrent souterrain. L'eau, prisonnière, murmurait et bouillonnait dans l'ombre, incapable de s'écouler vers la vallée. Léo serra la boussole. Il pensa à Bernard, à son village, à la rivière. Il sortit son couteau, hésita, et la boussole se mit à briller. L'aiguille tournait vite, comme si elle voulait lui dire quelque chose. Alors, au lieu d'attaquer, Léo rangea le couteau et demanda doucement :

- Dragon ? Tu dors ?

Le dragon ouvrit un œil doré. Sa voix était grave.

- Pourquoi viens-tu me réveiller ? répondit-il.

- Parce que mon village a besoin de la rivière. Je veux juste savoir pourquoi tu as fait ça. Le dragon soupira.

- Les humains ne respectent plus la forêt. Ils prennent tout sans modération. Alors j'ai caché l'eau pour leur donner une leçon. Léo baissa les yeux.

- Tu as raison... mais sans l'eau, ils ne pourront pas survivre. Mais, parfois, il faut leur faire confiance.

Le dragon le regarda longtemps, puis sourit un peu.

- Tu es plus sage que les autres humains.

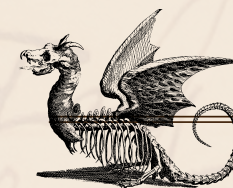
Alors il se tourna vers la paroi de pierre, inspira profondément et souffla un immense jet de flammes. La digue éclata dans un fracas étourdissant. L'eau s'élança aussitôt, dévalant la montagne et retrouvant son chemin jusqu'à la rivière du village. Avant de disparaître dans la brume, le dragon donna à Léo une écaille dorée.

- Garde-la. Elle te rappellera que le vrai courage vient du cœur.

Quand Léo revint au village, la rivière coulait de nouveau. Les habitants criaient de joie, et Bernard l'attendait devant sa maison.

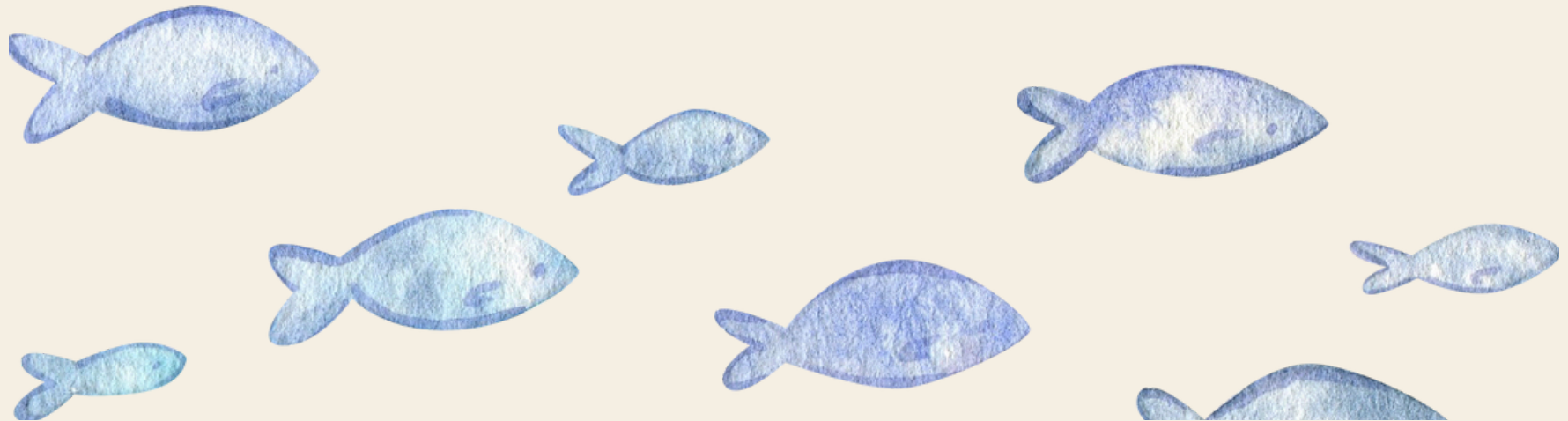
- Eh bien, gamin, t'as réussi ! dit-il en lui tapant sur l'épaule.

Léo sourit, fatigué mais content. Il n'était plus le garçon timide qui doutait de tout. Il avait fait quelque chose de grand, juste en écoutant son cœur. Le soir, dans sa chambre, il posa l'écaille dorée sur sa table de nuit. Elle brillait doucement. Depuis ce jour, chaque fois qu'il la regarde, il se rappelle qu'il faut toujours croire en soi, même si les autres nous font douter.





# LE CHEVAL AILÉ QUI N'OSAIT PAS VOLER







Il était une fois un cheval blanc ailé, nommé Rangers, qui avait perdu sa maman. Depuis ce drame, il ne s'éloignait jamais loin de la rivière où il avait vécu toute sa jeunesse. Il passait son temps à regarder les poissons nager, à bouquiner des romans d'amour et à faire la méridienne. Mais depuis quelques temps, il ressentait une tristesse qui grandissait de jour en jour. En effet, il était préoccupé parce que ses ailes n'étaient pas encore arrivées à maturité. De fait, il ne pouvait toujours pas voler.

Tandis qu'il broyait du noir, installé sous son arbre et regardant droit vers la rivière, une fée surgit devant lui. Rangers hurla de peur.

- Qu'est-ce qui ne va pas avec toi, dit-il affolé, pourquoi sors-tu de nulle part comme ça ?

- Oh... je suis ravie d'enfin te rencontrer, Rangers, dit-elle, étonnée. Je me présente, je m'appelle Ela et je suis une fée. Si aujourd'hui tu me vois, c'est que l'heure est grave... bientôt la vue te sera ôtée pour toujours, annonça-t-elle avec gravité.

Nous n'avons pas le temps de discuter, tu dois me suivre.

- Je ne peux pas venir avec toi car bientôt les carpes vont traverser la rivière et je ne peux pas rater ça, rétorqua-t-il, d'un air buté.

- Tu n'as pas l'air de comprendre, s'obstina-t-elle. Si tu ne viens pas avec moi maintenant, tu perdras la vue et plus jamais tu n'auras l'occasion de regarder les poissons dans l'eau.

- Oh, c'est terrible ! dit-il, apeuré. Bon, je crois bien je n'ai pas le choix. Je te suis, dit-il, résolu.



Le premier lieu que la fée lui fit visiter fut le cimetière. Depuis longtemps, Rangers n'avait plus visité la tombe de sa mère, qui pourtant n'était qu'à quelques pas de la rivière. Quand il passa la grille d'entrée, son cœur se serra. Il s'avança avec prudence vers le tas de terre où elle reposait et constata avec stupeur que les fleurs avaient fané.

- Oh ! Comme cela fait longtemps que je n'ai pas rendu visite à ma défunte mère, marmonna-t-il tristement.

Il courut soudainement hors du cimetière et revint aussi vite qu'il était parti en transportant de l'eau avec ses ailes. Il arrosa la terre craquelée et soudainement les fleurs retrouvèrent leurs belles couleurs.

- Désormais, je viendrai ici plus souvent pour me recueillir et pour prendre soin de la nature, dit-il avec fierté.

- Grâce à ton ingéniosité, tu as redonné vie aux plantes. Je suis sûre que ta maman aurait été très fière de toi, dit-elle avec douceur.

Rangers sortit du cimetière, le cœur léger et apaisé. Il n'aurait jamais pensé que le fait de se recueillir sur la tombe de sa mère puisse lui procurer autant de réconfort. L'âme de sa maman remplissait l'atmosphère de sa superbe. Avec une énergie renouvelée, Rangers, accompagné de la fée, se rendit sous l'arbre où il avait l'habitude de lire.

- Tu connais cet arbre ? demanda Ela.

- Bah oui, c'est mon arbre. C'est ici que tu es apparue, tu ne te rappelles pas ? demanda-t-il perplexe.

- Si je me souviens très bien, mais ne vois-tu pas l'état de ton arbre ? lui glissa-t-elle.

Rangers réfléchit, puis constata avec effroi que son arbre était encombré de feuilles indésirables.

- Mais oui ! Mon arbre a l'air tout à fait négligé, dit-il consterné.

Ni une ni deux, il battit des ailes pour faire tomber les feuilles mortes et vivifier l'arbre. Quand il eut fini, il prit quelque temps pour contempler son travail.

- Magnifique, s'exclama Ela, tes ailes t'ont servi à débroussailler ton arbre ! Qui sait, peut-être qu'il pourra désormais produire des fruits.

- À vrai dire, j'ignorais mon pouvoir.

Rangers était stupéfait de ses capacités, il ne réalisait pas encore l'ampleur de sa puissance.





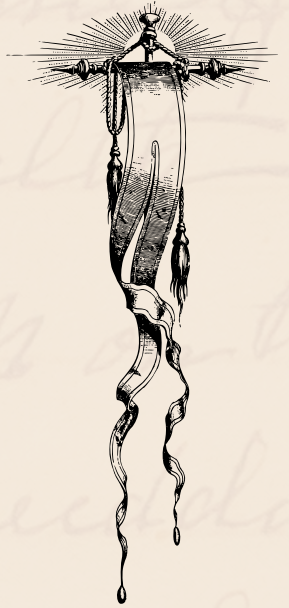
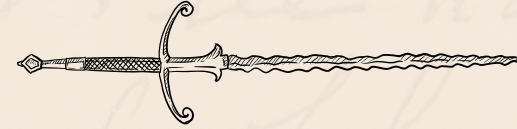
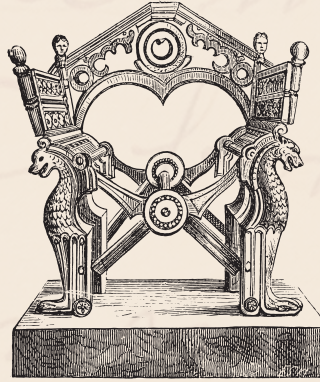
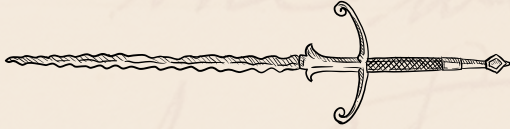
Pour la dernière étape, il s'agissait de gravir une montagne escarpée. Il leur fallut une journée complète pour accomplir leur randonnée. Arrivés en haut du sommet, ils prirent un instant pour contempler le coucher du soleil. Exténués, l'horizon leur rendait force et espoir.

- Je pense avoir compris Ela, dit Rangers en rompant le silence qui s'était installé entre eux durant l'effort. Si je pense à cette journée si particulière, je constate que j'ai renoué avec mes racines et je me suis recueilli. Cela m'a rendu léger. J'ai pris soin de dégager les mauvaises feuilles de mon arbre avec mes ailes, et j'étais pourtant encore fébrile. À présent, je suis en haut d'une montagne après douze heures de marche et je me rends compte que ça m'aurait pris huit fois moins de temps en volant. Tu m'as ouvert les yeux : je ne savais pas que j'étais capable de réaliser tant de choses avec mes ailes. Je me trouvais mille excuses, je me complaisais à regarder les poissons dans la rivière et le moment du changement ne venait jamais, quand bien même je le désirais tant. C'est pourquoi j'aimerais te remercier.

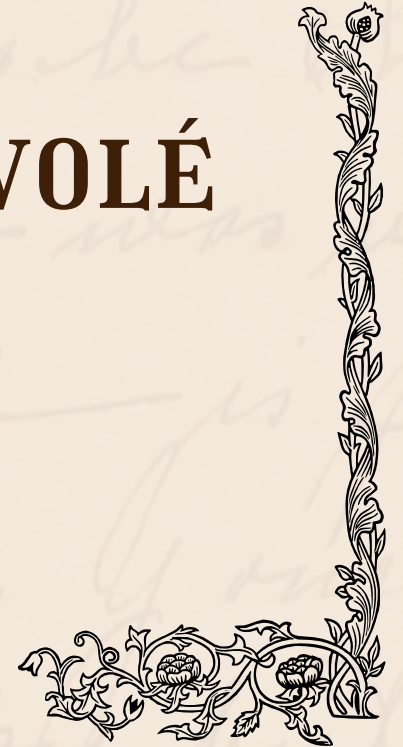
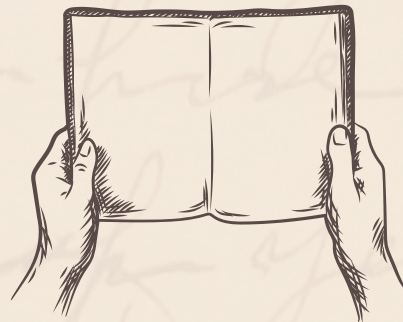
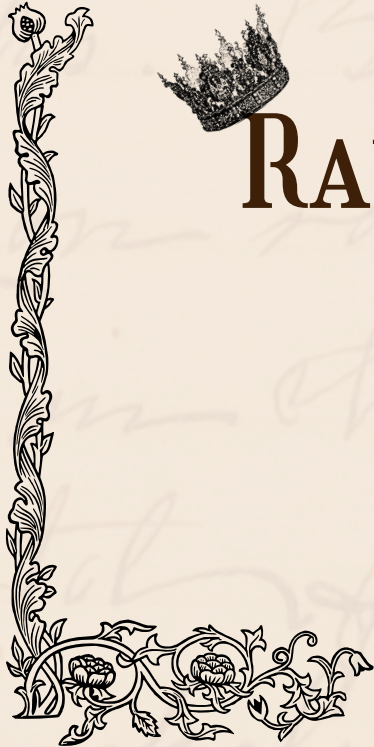
- Tu as fait le plus gros du travail, Rangers, dit-elle doucement. Tu désirais tellement le changement que ton appel m'est parvenu. Mon unique rôle aura été de te guider dans ton cheminement, de t'accompagner. Tu es le seul responsable de ta métamorphose.

Reconnaissant et confiant, Rangers tourna le regard vers l'horizon, prit quelques respirations et recula de trois pas. Il déploya ses ailes, les battit pour examiner la consistance de l'air et dévala la pente en s'envolant majestueusement.





# RAVORN ET LE CHAUDRON VOLÉ







Il était une fois un roi dont la vaillance n'avait d'égal que sa vénusté.

Autrefois, le royaume de Lordaeron vibrait sous les clameurs des fêtes et le fracas des épées victorieuses. Son souverain, Ravorn, était un homme dont la bravoure égalait la beauté. Cependant, la guerre, cruelle et sans pitié, lui balaфра ce visage qui inspirait jadis l'admiration. Une cicatrice, longue comme un serpent de feu, lui barrait désormais la joue ; son œil gauche s'était voilé comme une lune éteinte.

Honteux de sa nouvelle apparence, Ravorn quitta son château. Il marcha des jours entiers, jusqu'à ce que ses pas s'enlisent dans un marais. Là, la brume s'accrochait aux arbres comme des voiles funèbres, l'eau stagnante reflétait son visage brisé.

« Comment pourrais-je encore régner... ainsi ? » murmura-t-il.

Le vent lui répondit par un gémissement, comme pour partager sa peine.

Un soir, alors que la lune se déchirait en éclats d'argent sur l'eau sombre, une silhouette surgit des brumes : Eryndor, le mage des bois. Ses yeux pétillaient comme des étoiles tombées dans la mousse, et sa cape verte semblait tissée par les feuilles elles-mêmes.

- Tu n'es pas une ombre, Ravorn. Tu es un roi.

- Qui es-tu ?

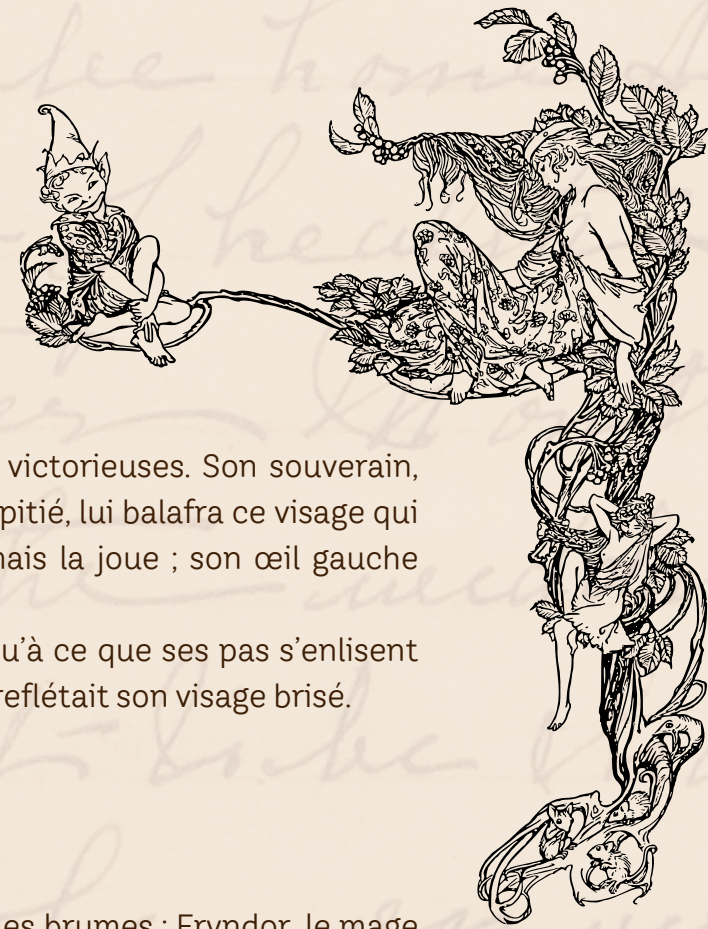
Eryndor lui sourit :

- Celui qui peut t'aider. Viens. Mon chalet est plus accueillant que ce marais.

Le mage l'invita dans son refuge : un chalet de bois, parfumé d'herbes et de résines. Au centre, un chaudron magique fumait : ses vapeurs dessinaient des arabesques lumineuses qui semblaient danser au rythme d'un chant ancien.

Eryndor expliqua : « Grâce à lui, je prépare des onguents capables de guérir les blessures les plus profondes. »

Plus les jours passaient dans l'ancre guérisseuse d'Eryndor, plus Ravorn voyait ses plaies s'adoucir, alors que son cœur, lui, s'embrasait : il aimait le mage, sans oser le dire.





Pendant ce temps, dans les entrailles des montagnes, Brug, un troll brutal et cupide, rêvait de pouvoir. Ses yeux jaunes luisaient comme des pièces d'or, et son rire résonnait comme le fracas des rochers. Il apprit que Ravorn se cachait, affaibli. Une nuit, il s'introduisit dans le chalet, ses pas lourds étouffés par la brume.

- Ce chaudron... avec ça, je serai invincible ! grogna Brug.
- Lâche ce chaudron, brute ! rugit Eryndor en surgissant dans la pièce.
- Trop tard, vieux hibou !

D'un coup brusque, Brug arracha le chaudron qui pendait au milieu de l'âtre et s'enfuit. Sans cet élixir, Ravorn ne pouvait plus se soigner. Pire encore : Brug, ayant profité des bienfaits de la potion, s'empara du château par la force et s'autoproclama roi de Lordaeron.

Ravorn sombra dans le désespoir. Eryndor, ému de ce spectacle désolant, posa une main ferme sur son épaule. Ses yeux brillaient d'une lumière calme.

- Tu n'as pas besoin de ce chaudron pour être fort. Tu n'as besoin que de toi. Et de ceci.

Il lui tendit un talisman d'ivoire, gravé de runes anciennes.

- Tant que tu le porteras, je serai à tes côtés. Je ne t'abandonnerai jamais.

Ravorn serra le talisman contre son cœur.

- Alors je reprendrai mon royaume... et mon honneur.

Ils partirent à travers le marais. La brume se fit plus épaisse, les racines semblaient vouloir les retenir. À chaque pas, Ravorn tressaillait, tant sa quête lui paraissait immense et périlleuse. La terre, complice silencieuse, finit par s'ouvrir sous ses pas comme pour l'encourager à embrasser sa destinée. Sur la route, Ravorn et Eryndor aperçurent des paysans dont les visages étaient creusés par la faim et la colère. Ravorn harangua un vieil homme

:- Brug vous a pris votre liberté. Avec votre aide, la liberté sera à la portée de tous !

Le paysan leva la tête vers lui et répondit :

- Si tu es vraiment Ravorn... alors nous marcherons avec toi.







Les paysans se joignirent à lui, armés de fourches et de haches. Plus loin, dans une clairière, Ravorn retrouva ses anciens chevaliers, dispersés depuis la chute du château.

- Nous pensions que tu étais mort, s'esclaffa le Chevalier Ardan.

- Non. Et je viens pour Lordaeron. Avec moi ?

Ardan, s'inclina :

- Jusqu'à la mort, mon roi.

Ainsi se forma une petite armée, guidée par la détermination et la loyauté. Le chemin vers le château était semé d'embûches. Brug, rusé malgré sa brutalité, avait dressé des ponts piégés, des marais empoisonnés, et des feux-follets trompeurs qui attiraient les voyageurs vers la mort. Des trolls, hideux et armés de massues, guettaient dans les ombres. Leur peau verdâtre se confondait avec la mousse, leurs yeux luisaient comme des braises.

Eryndor se tourna vers la petite armée :

- Brug n'est pas seul. Il a rassemblé une horde.

Ravorn serra son épée et encouragea son alliance :

- Courage frères d'armes ! Nous serons la lumière qui dévore leurs ombres.

Les combats furent rudes. Chaque victoire rapprochait Ravorn du château et de son trône, chaque pas résonnait comme un défi . Au château, Brug festoyait, entouré de richesses volées et d'autres trolls hurlants.





Quand Ravorn entra, Brug éclata de rire.

- Regarde-toi ! Un roi ? Ha ! Tu n'es qu'un monstre !

- Un monstre... qui va te chasser !

Le combat fut féroce. Brug frappait avec rage, ses coups résonnant comme des tonnerres. Ravorn esquivait, porté par la force du talisman et la présence d'Eryndor. À l'instant où Brug allait l'écraser, le mage lança une incantation. Des racines jaillirent du sol, enserrant le troll comme des serpents de bois.

- Retourne à la boue qui t'a engendré !

Brug hurla, puis disparut dans les ténèbres.

Le chaudron fut récupéré. Ravorn comprit qu'il n'avait plus besoin de ses onguents : il avait retrouvé sa confiance.

Ravorn reprit alors son trône. Son visage portait toujours les cicatrices, mais ses yeux brillaient d'une lumière nouvelle. À ses côtés apparut Eryndor. Il resta un fidèle compagnon et ami... ou peut-être plus.

Ravorn se tourna vers son peuple :

- La beauté n'est pas dans votre apparence physique . Elle est dans le courage.

Et dans le marais, les brumes semblaient sourire.





# “La reine au ruban doré”







**I**l était une fois une jeune reine, belle et généreuse, portant un élégant ruban doré dans ses cheveux. Elle fut contrainte d'épouser un roi radin et autoritaire afin d'assurer la prospérité du royaume. Douce et bienveillante, la reine était toujours soucieuse du bonheur de son peuple, tandis que le roi ne pensait qu'à sa richesse et son pouvoir.







Un matin, la reine entra dans le bureau royal, le cœur léger, pour présenter une idée au roi.

- Mon cher, dit-elle avec un grand sourire, j'ai décidé d'organiser un bal au château vendredi prochain. J'aimerais inviter tous nos sujets, afin de célébrer ensemble la paix du royaume.

Le roi, de sa grosse voix, lui répondit :

- Bonté divine ! Êtes-vous devenue folle ? Il est hors de question que des gueux mettent les pieds dans MON château. Jamais je ne le permettrai ! Si vous tenez tant à recevoir, invitez plutôt la comtesse du royaume voisin. Maintenant, laissez-moi travailler. Les taxes ne se feront pas toutes seules !

La reine, bouleversée, quitta la pièce et alla se réfugier dans la bibliothèque.

- Pourquoi est-il aussi borné ? soupira-t-elle. Le peuple nous aime, pourquoi ne pourrions-nous pas lui rendre un peu de cette affection ?

Ce soir-là, elle ne se présenta pas au dîner et s'endormit, le cœur lourd. Elle fit alors un rêve étrange : elle volait dans les couloirs du château, légère comme une plume, quand elle sentit soudain des bras puissants l'enserrer. Elle se réveilla en sursaut. Ce n'était pas un rêve : quelqu'un la portait vraiment !

- Qui êtes-vous ? Laissez-moi tranquille ! cria-t-elle.

Mais l'homme, vêtu de noir et le visage caché par une cagoule, ne répondit pas. Il l'assomma d'un coup sec.



Le lendemain matin, une souris trottinait dans un couloir sombre et tomba sur la jeune reine endormie. Elle la trouva fort belle, avec son ruban doré qui scintillait dans ses cheveux ; curieuse, elle s'en empara.

- Madame, dit la petite bête en remuant ses moustaches, vous êtes sur mon chemin habituel. Si je manque de nourriture à cause de vous, vous en serez responsable !

La reine, encore étourdie, se redressa. Elle n'était plus dans sa chambre.

- Où suis-je ? murmura-t-elle. Quelqu'un m'a enlevée cette nuit...

Elle se tourna vers la souris :

- Excusez-moi, pourriez-vous m'aider à retrouver mon chemin jusqu'au château ?

- Au château ? Mais nous sommes au château ! ricana la souris.

- Comment ? Ce n'est pas possible, je ne connais pas cet endroit.

Autour d'elle, les murs de pierre étaient humides et sans fenêtre.

- Je peux essayer de vous guider, dit la souris, mais je ne garantis pas de me souvenir du bon chemin.

- Qu'importe, je vous suis !



Elles marchèrent longtemps à travers les couloirs sombres, sans jamais trouver de sortie. Enfin, la souris s'arrêta :

- Tournez à gauche à la prochaine intersection, murmura la souris. Les chemins secrets ont parfois le pouvoir de conduire là où le cœur veut aller... Je ne puis vous aider plus longtemps, si je ne trouve pas de nourriture d'ici-là je vais mourir de faim dit-elle avant de disparaître dans un trou du mur.



La reine suivit son conseil et arriva dans une petite pièce : une cage, un lit de lin, une assiette de patates douces et un peu de viande.

- Qu'est-ce que cet endroit ? murmura-t-elle.

Épuisée, elle ne se posa pas plus de questions et se coucha.

Durant la nuit, une voix la réveilla :

- Pssst... Votre Altesse...

- Elle se redressa, effrayée.

- Qui est là ?

Une ombre s'approcha : c'était le cuisinier du château.

- Votre Majesté ! dit-il en s'agenouillant. Tout le royaume vous cherche !

- Vous m'avez retrouvée ! s'exclama-t-elle, soulagée. Si vous saviez ce qui m'est arrivé...

Elle lui raconta tout : l'enlèvement, la souris, les couloirs sans fin.

- Mais dites-moi, demanda-t-elle enfin, comment m'avez-vous trouvée ?

Le cuisinier hésita, puis répondit :

- Ce n'est pas moi qui vous ai retrouvée, Majesté. C'est une petite souris qui m'a conduit jusqu'ici. Elle n'arrêtait pas de trotter autour des cuisines, tirant sur le bas de mon pantalon. Au début, je voulais la chasser, puis j'ai vu qu'elle transportait un ruban doré... le vôtre.

La reine porta la main à sa chevelure : en effet, son ruban préféré avait disparu.

- Alors... c'était elle, murmura-t-elle. Elle a voulu me sauver.

Le cuisinier acquiesça.

- Sans cette petite créature, personne ne vous aurait jamais retrouvée.

La reine sourit tendrement.

Le cuisinier reprit :

- C'est le roi, Votre Majesté. C'est lui qui vous a fait enfermer ici. Il disait que vous vouliez dilapider sa fortune en invitant le peuple.

La reine se sentit défaillir face à ces révélations.

- J'ai risqué ma vie pour venir vous délivrer, vous savez, dit le cuisinier. Votre bonté envers les autres vous le rendra ajouta-il.





Le cuisinier la conduisit hors des souterrains et ils regagnèrent discrètement les appartements royaux. Le roi, réveillé par le bruit, accourut, furieux.

- Où étiez-vous passée ? s'écria-t-il. Savez-vous combien de temps j'ai perdu à cause de vos caprices ?

La reine le regarda droit dans les yeux, sans trembler.

- Vous m'avez enfermée par peur de perdre votre or. Pourtant, c'est une simple souris, sans fortune ni titre, qui m'a sauvée.

Le roi resta muet. La reine reprit :

- Dès lors je vous bannis. Que cela vous serve de leçon : la richesse sépare les hommes mais la bonté les réunit.

Dès le lendemain, la reine fit ouvrir les portes du château et invita tout le peuple à un grand bal, comme elle l'avait toujours rêvé. Les villageois dansèrent jusqu'à l'aube, et personne n'osa plus jamais parler de cette nuit d'enfermement.

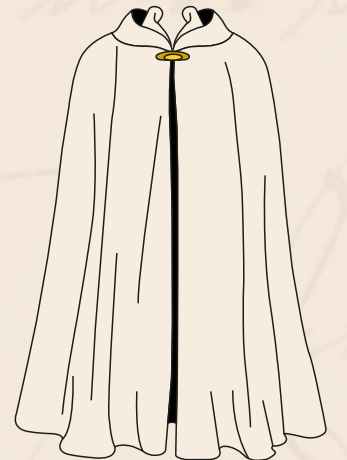






# LE VOLEUR ET L'ANGE

A decorative horizontal flourish with three loops is centered below the title.





**I**l était une fois, dans un pub du village de Peerwyt, un jeune homme émacié qui était assis au bar. Son physique était singulier, avec ses vêtements noirs taillés sur mesure et de très bonne facture, et ses cheveux noirs peignés avec soin. De prime abord, son apparence très soignée ne concordait pas avec son visage. Celui-ci, très beau, était contrebalancé par une cicatrice éclatante d'un violet intense coupant son sourcil droit en deux et s'arrêtant au niveau du menton. Son œil droit, impacté par la cicatrice, était également violet, tandis que l'autre était vert. Il cachait son visage dans le capuchon de sa cape d'où seul dépassait son nez aquilin.

Shadow, de son nom de voleur, était peu connu à Peerwyt. Lui connaissait cependant très bien les habitants grâce aux petits vols organisés tard le soir, quand tout le monde dormait. Il provenait d'une petite bourgade assez éloignée, d'où il avait échappé à une tentative d'assassinat.

C'était il y a sept ans. Une nuit, alors qu'il dormait dans une des chambres luxueuses de son château, un homme armé d'un couteau empoisonné surgit pour lui transpercer le crâne. Comme Shadow ne dormait jamais à poings fermés depuis qu'il avait entamé sa carrière de voleur professionnel, il se redressa brusquement et parvint à dévier la lame d'un geste vif. Il était cependant déjà trop tard et la lame avait déchiré la chair du visage de manière éternelle.

Depuis, Shadow avait fui et tenté de survivre à l'empoisonnement de la lame. Cette cicatrice lui rappelait chaque jour que sa vie ne tenait qu'à un fil ou plutôt...qu'à un collier. Ce talisman, qu'il avait volé quelques semaines précédant la tentative d'assassinat, ne lui avait pas sauvé la vie mais l'avait empêché de sombrer. Il lui prodiguait des soins en continu qui évitaient au poison de se répandre dans tout son corps. S'il l'enlevait, il mourrait.





Depuis, il vivait une vie de vagabond, se mettant au service de riches acheteurs pour lesquels il volait des objets précieux. C'est d'ailleurs ce travail qui l'avait amené à Peerwyt, au pub *Le Cochon Volant*, là où la bière coule à flots et les secrets s'échappent si facilement, pour grapiller quelques informations. Cela faisait déjà plusieurs heures qu'il épiait les conversations à la recherche d'un nouvel objet à voler quand il se décida à partir pour ne pas éveiller des soupçons. En se levant de son tabouret, il toucha son thorax par réflexe et se rendit compte que le talisman ne s'y trouvait plus. Essayant de garder son calme, il regarda autour de lui et remarqua un homme qui l'observait. Il avait peut-être été témoin du vol. Shadow lui lança :

- Bonsoir, dit-il sur un ton enjoué qui ne concordait pas du tout avec l'angoisse qui lui tordait les entrailles, je me demandais si, par hasard, vous n'auriez pas vu un collier ?

L'homme, assez costaud, pourvu d'une longue barbe blanche et d'un regard perçant, le regarda sans répondre. Il était connu dans le village pour sa grande sagesse mais Shadow avait aussi entendu dire qu'il commençait à perdre la tête. Il reposa sa question de manière plus précise pour aider ce vieux bonhomme à répondre.

- Je vous ai vu m'observer ce soir, dit-il, et je pense que vous avez vu mon collier disparaître. C'est un talisman avec un chaîne argentée et un liquide violet à l'intérieur.

Shadow attendit quelques instants que le vieux bougre ait le temps d'arracher l'information à sa mémoire. Les minutes défilaient mais l'homme ne semblait toujours pas prêt à parler. Le voleur perdant patience, tira la chaise faisant face au sage, s'assit brusquement et le regarda droit dans les yeux. Il entama les négociations :

- Bon, dites-moi combien vous voulez.

L'homme le jaugea quelques secondes, regarda son verre presque vide et se décida enfin à parler.

- Si breuvage vous m'offrez, alors informations vous aurez, répondit-il.

Shadow héla une serveuse et commanda une chope pleine pour le vieux sage. Une fois la chope devant lui, l'homme se remit à parler.

- Le talisman que vous aviez, par l'ange a été volé. Si vous voulez le récupérer, par la forêt il faudra passer. Là où les herbes poussent mais où aucune lumière ne perce l'obscurité, vous trouverez votre destinée. Mais prenez garde ! Car les violettes du passé, jamais ne se font oublier et arrivé au moment-clé, un choix devra être déterminé.

Le voleur voyant qu'il n'aurait pas plus d'informations, quitta le bar et s'engagea dans la forêt.







Une fois la nuit tombée, la forêt n'était plus aussi accueillante qu'en journée et Shadow, n'ayant pas prévu cette escapade nocturne, se retrouva sans torche dans l'obscurité. Il s'enfonçait dans la forêt quand il commença à avoir le vertige. Se disant que ce n'était que le bruit des animaux et sa vue biaisée dans ce noir profond qui l'effrayait, il ne s'inquiétait pas outre mesure. Mais quelques pas plus tard, prenant une pause pour se repérer, il se retourna et vit qu'il avait semé tout au long du chemin une trainée violette. Portant la main à son visage, il sentit un liquide lui couler entre les doigts. La cicatrice était réouverte et suintait de ce violet néon qui la caractérisait tant. Un vertige le prit et il dû s'adosser à un arbre mais le trouble s'accrut jusqu'à ce qu'il tombe au sol ne sachant plus distinguer le ciel de la terre. «C'est la fin, se dit-il, le poison reprend ses droits maintenant que je n'ai plus mon collier pour me protéger». Il essayait de garder les yeux ouverts mais finit par s'évanouir.

Une sorcière, passant par là, le vit couché par terre et s'approcha pour lui porter secours. Cette grande femme aux longs cheveux noirs ébène cascading, sous son chapeau difforme, n'avait pas pour habitude de se promener de ce côté de la forêt. Pour une raison qu'elle ignorait, son instinct l'avait amenée jusque là. Voyant le jeune homme inconscient, elle sut qu'elle devait l'aider. Elle s'agenouilla devant lui, lui prépara un remède et lui fit avaler la mixture. Il fallut quelques minutes avant que Shadow ne reprenne connaissance.



La première pensée qui lui vint à l'esprit en récupérant ses sens fut que cette femme n'avait pas du tout l'allure d'une sorcière. Ses grands yeux bleus, son visage rond sans imperfections et ses lèvres rouges ne collaient pas avec l'image qu'il se faisait d'une sorcière. Quand il eut repris ses esprits, Shadow lui demanda son nom, pour la remercier comme il se doit.

- Je m'appelle Edwyge Winter, dit-elle, je suis heureuse d'avoir pu vous aider.
- Merci d'avoir pris le temps de vous arrêter, lui répondit-il.
- Ne vous encombrez pas de remerciements, je n'ai fait que ma mission. Puis-je vous aider à vous orienter? Ce n'est pas tous les jours que je croise quelqu'un enfoncé si loin dans la forêt.
- Je cherche une habitation qui se trouve dans un endroit sombre avec beaucoup de végétation.

La sorcière parut quelque peu chamboulée mais ne lui fit pas part de ses pensées. Elle sonda son regard pendant un moment et lui répondit :

- Il vous suffit de continuer tout droit durant quelques minutes et quand vous trouverez un gros rocher couvert de mousse, vous tournerez à gauche.
- Shadow la remercia et se remit en route.





Quelques instants plus tard, il trouva en effet le rocher et tourna à gauche. Au loin, il vit une chaumière et se dirigea vers elle, non sans avoir regardé autour de lui pour être sûr d'être bien seul. Il fit le tour de la propriété et repéra une fenêtre allumée à l'arrière de la maison. Shadow s'approcha discrètement de la fenêtre et y jeta un coup d'œil pour enfin découvrir l'identité de son voleur. À l'intérieur se trouvait une petite fille de 5 ans, les cheveux blonds comme les blés et les yeux bleus comme la mer. Elle jouait à la poupée dans sa robe blanche en dentelle. Soudain, elle se retourna vers la fenêtre et le voleur se figea. Autour de son cou se trouvait le talisman, elle était marquée d'une cicatrice dans le cou du même violet intense que celle qu'il portait sur son visage. Shadow ne sut plus que faire. S'il lui enlevait ce collier, cette petite allait mourir. S'il le lui laissait, c'est lui qui allait mourir. Ses pensées se bousculant dans sa tête, il remarqua à peine le bruit de la porte d'entrée qui s'ouvrait. Quand il regarda à nouveau par la fenêtre, il vit que la petite n'était plus seule. La sorcière venait de rentrer dans la maison et la petite courait dans ses bras en s'écriant :

- Maman !

Shadow sut alors ce qu'il devait faire. Comment pouvait-il arracher cet enfant à sa mère ? Arriverait-il seulement à vivre après avoir pris une vie innocente ? Il se rappela le visage décomposé mais résigné de la sorcière quand il lui avait demandé son chemin. Celle-ci lui avait laissé le choix, lui faisant confiance car elle savait qu'il ferait le bon. Il ne pouvait décidément pas causer cette peine à sa sauveuse, il ne pouvait pas lui arracher son être le plus cher, son petit ange.

La mort l'avait déjà bien assez guetté. Shadow avait réussi à lui échapper de nombreuses fois. Cette fois-ci, il était temps de la regarder en face et de la confronter. Alors, il se retourna, s'enfonça dans la forêt et disparu dans un halo violet.

La légende raconte que lorsqu'un choix difficile s'offre à nous, une lumière violette apparaît de l'obscurité et nous guide vers la lumière.








# **L'ENFANT ET LE CHASSEUR**





**S** l'était une fois, dans un palais au fond des bois, nommé le Palais des Hallebardes, un loup qui était roi. Ce loup, Boris, était méchant, surnois et de loin le plus chanceux de tous les loups. Il avait acquis son palais le jour où ses ancêtres avaient dévoré le Roi Eugène. Celui-ci avait régné durant trente longues années et était aimé de tous ses sujets. Le Roi Boris était son opposé : il gouvernait d'une main de fer et effrayait tous les habitants du royaume avec ses grandes dents acérées, ses yeux rouges comme le sang et son pelage aussi sombre que la nuit.

Un jour, dans la taverne *Le Sanglier*, dernier commerce restant de la ville depuis que le Roi avait fait fuir les habitants, un petit garçon nommé Louis entra en trombe et s'écria :

– Cela ne peut plus continuer ! Ce Roi Boris a encore envoyé des loups pillards dans les bois. Ils m'ont volé mon panier ! Moi qui voulais faire plaisir à ma grand-mère en lui apportant une tarte aux pommes, dit l'enfant en sanglotant.

– Il faut agir ! lança Guillaume, le tenancier de la taverne. Mais c'est sans espoir... Il n'y a qu'un seul homme qui aurait pu nous aider : Jean le chasseur de loups. Malheureusement, on ne l'a plus jamais revu depuis qu'un loup l'a sauvagement mordu au visage et l'a laissé pour mort à la lisière du Bois des disparus. Certains disent qu'il y vivrait reclus, mais je n'y crois pas. Personne n'est jamais revenu de ce bois. Il nous faudrait quelqu'un de courageux pour le retrouver !

Un silence de mort s'abattit dans la taverne. Quand soudain le petit Louis s'écria :

– Moi je le retrouverais ce chasseur ! J'irais le chercher au fond du Bois des disparus !

Le tenancier Guillaume lui répondit :

– Tu es inconscient, petit ! Si ce bois porte si bien son nom, c'est parce que personne n'en est jamais ressorti.

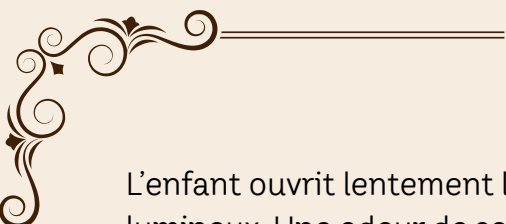
Le petit ne laissa pas l'homme terminer sa phrase et quitta rapidement la taverne.

De retour à la maison, Louis soupa avec ses parents, puis alla se coucher. Lorsque tout le monde fut endormi, il emporta des provisions, de l'eau et son fidèle canif. Il poussa lentement la porte de sa maison et, sans un bruit, il fonça jusqu'à la lisière du bois. Il hésita un moment et puis, il s'enfonça dans la forêt. Il y faisait sombre. La seule source de lumière était la lune. Le petit garçon était effrayé. Cependant, il avait une mission et s'il parvenait à retrouver Jean, le Royaume des Hallebardes redeviendrait prospère. La forêt était bruyante : le vent glacial sifflait et faisait tomber des tonnes de feuilles mortes sur le sentier. Bientôt, Louis ne vit plus son chemin et se perdit. Tout à coup, un ours terrifiant se dressa devant lui. L'animal grogna et l'enfant tomba à terre. Alors qu'il s'évanouissait, il eut à peine le temps d'entendre une voix l'appeler.

– Petit, réveille-toi !







L'enfant ouvrit lentement les yeux. Il reprit ses esprits et comprit qu'il était sauf. Il regarda tout autour de lui. Il était dans un chalet lumineux. Une odeur de soupe aux oignons envahissait la pièce.

L'enfant leva les yeux vers son sauveur :

- Vous... Vous êtes Jean le chasseur ! C'est vous que je suis venu chercher. Vous seul pouvez vaincre le Roi Boris.

Le vieil homme soupira :

- Écoute, petit, je ne suis plus le grand chasseur que j'étais ! dit-il en pointant du doigt son visage balafré.

Il lui manquait un œil et une partie de ses lèvres qui laissait apparaître ses dents jaunies par le temps, sa peau était violacée et son nez avait été remplacé par deux trous béants.

- Abandonne, petit. Je ne suis plus de taille pour cela.

- Vous êtes le seul à pouvoir mettre fin au règne de Boris. Je vous en prie... dit l'enfant, l'air mécontent.

Le chasseur lui tourna le dos :

- Dors, petit ! Je te ramènerai à l'orée du bois demain matin.

Au lever du jour, quelque chose avait changé dans le regard de Jean. Une lueur sombre y était apparue. Un goût amer de vengeance s'était installé :

- Petit, tu as raison. Il faut se battre pour mettre fin à la tyrannie ! L'enfant et le chasseur se mirent alors en route.

Quelques heures plus tard, ils arrivèrent devant le château :

- Il faut trouver un moyen d'entrer, chuchota Jean.

- Par là, par les douves ! répondit Louis.

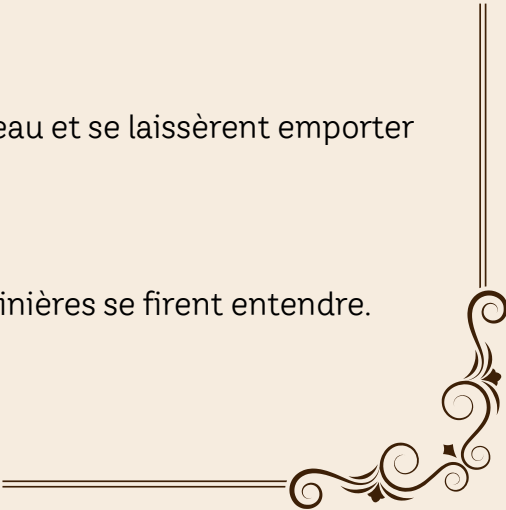
Ils avançaient ensemble, déterminés à trouver cette sale bête de loup. Ils plongèrent dans le fossé rempli d'eau et se laissèrent emporter par le courant jusqu'à une grille.

- Par ici ! C'est l'entrée de la cuisine ! s'écria le petit garçon.

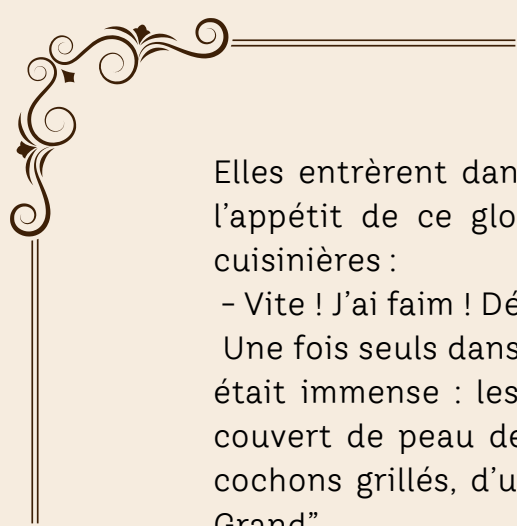
- Chuuuutt ! Tu vas nous faire repérer, dit Jean.

Les deux nouveaux amis entrèrent dans la cuisine sans un bruit. Elle était vide. Cependant, les voix des cuisinières se firent entendre.

- Vite, cachons-nous !







Elles entrèrent dans la pièce. C'étaient des petites souris épuisées qui travaillaient nuit et jour pour satisfaire l'appétit de ce glouton de roi. Soudain, une voix résonna dans toute la cuisine et fit sursauter les petites cuisinières :

- Vite ! J'ai faim ! Dépêchez-vous, bande de larves ! C'était ce maudit loup, affamé comme à son habitude.

Une fois seuls dans la cuisine, Jean et Louis se faulèrent de couloirs en couloirs jusqu'à la salle du trône. Celle-ci était immense : les murs et les piliers étaient couverts d'or, de diamants et d'émeraudes. Au centre, un trône couvert de peau de biche dominait la pièce. C'est là qu'était assis le roi, devant un banquet composé de trois cochons grillés, d'un petit agneau et d'une mystérieuse casserole sur laquelle il était écrit : "M-G" pour "Mère-Grand".

À peine visible derrière tous ces mets, le loup s'empiffrait alors que son royaume mourait de faim.

- Qui va là ? s'écria le loup.

- Ton règne est fini saleté de clébard ! renchérit le chasseur.

- Tu me payeras cet affront, vieil effronté !

Boris ordonna à sa garde de loups d'attaquer Jean. L'homme brandit son fusil et tira sur tous les sbires du roi, jusqu'à ce qu'ils prennent la fuite.

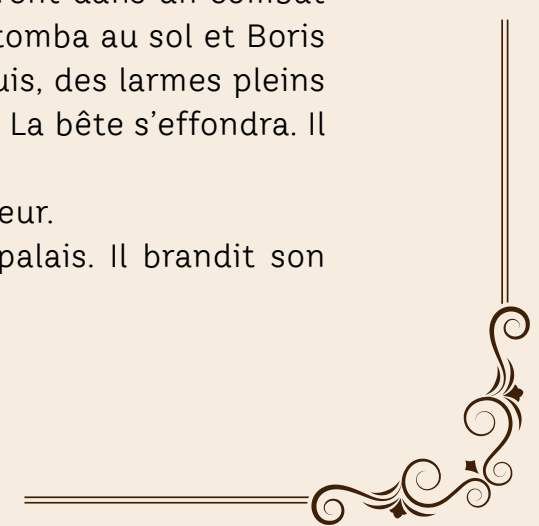
- On dirait qu'il ne reste plus que nous, chasseur, dit le loup.

L'homme lança son arme au sol et sortit son couteau. Le vieux chasseur et la bête se lancèrent dans un combat acharné. Jean trancha la patte du loup avec son couteau, Boris mordit le bras de Jean, Jean tomba au sol et Boris lança de toute ses forces le vieil homme contre un pilier. Un craquement se fit entendre. Louis, des larmes pleines les yeux, courut droit vers le roi, sortit son fidèle canif et le planta en plein cœur de l'animal. La bête s'effondra. Il lâcha un dernier grognement et son regard devint vide.

- On a réussi ! cria le petit. Mais personne ne répondit. Le loup avait emporté avec lui le chasseur.

Louis, l'air menaçant, saisit à nouveau son canif, arracha une dent de loup et sortit du palais. Il brandit son trophée devant tous les paysans et ceux-ci crièrent tous en cœur :

- Vive le Roi Louis, le courageux, le chasseur de loup !







# La fin du règne de la marâtre







**S**il était une fois un jeune homme du nom de Robin. Il vivait dans une clairière, non loin de la forêt interdite, dans une grande et belle maison avec son père, Jean. Très tôt, Robin avait perdu sa mère, qu'il aimait tant, emportée par la tuberculose alors qu'il n'était âgé que de onze ans. Jean avait guéri de sa tristesse suite à sa rencontre avec Sibylle qu'il l'avait séduit dès le décès de sa femme.

Depuis l'arrivée de Sybille, la vie dans cette belle et grande maison était devenue froide et sinistre : les oiseaux ne chantaient plus, les abeilles ne butinaient plus et les fleurs n'égayaient plus la demeure. Cette femme était méchante, égocentrique et profitait honteusement de la fortune de son nouveau mari. Hautaine avec les habitants du village, la marâtre n'avait jamais travaillé de sa vie et les considérait comme inférieurs à elle. Elle avait toujours vécu aux crochets de ses époux, profitant de leurs richesses et de leur générosité. Cette cupidité se doublait, par ailleurs, d'une malhonnêteté puisqu'elle était infidèle et qu'elle profitait de l'absence de Jean pour fréquenter d'autres hommes.



Robin, quant à lui, avait trouvé une nouvelle alliée en la personne de Camille, la fille de Sybille. Les deux enfants s'entendaient bien et nourrissaient un sentiment de haine commun envers la nouvelle femme de Jean. Durant ses jeunes années, Camille avait été témoin des agissements de sa mère, ce qui l'avait profondément déçue et blessée. Les relations entre la mère et la fille avaient toujours été difficiles, car Sybille n'avait jamais voulu d'enfant. Elle regrettait la présence de Camille qui constituait une entrave à ses multiples conquêtes et ne se cachait pas de le lui faire comprendre.

La vie suivait son cours et chacun limitait les interactions, afin de préserver un semblant de vie commune. Robin avait été embauché chez le forgeron de la clairière. Ce métier difficile avait développé sa force et il plaisait beaucoup aux filles : cheveux noir corbeau, yeux bleu azur, muscles saillants. Sa relation avec Camille se renforçait : au fil du temps, ils devinrent de plus en plus proches. Il faut dire que la jeune fille avait accepté un emploi de serveuse, dans la taverne en face de la forge du village. Ils se levaient donc tous deux aux aurores et profitaient du trajet jusqu'au village pour discuter. Sybille, bien évidemment, n'était pas au courant de l'activité de Camille. Cette dernière veillait précieusement à cacher son pécule, afin de ne pas devoir le lui donner.

Habituellement, ils se disaient au revoir et se retrouvaient en fin de journée au même endroit pour rentrer ensemble. Mais ce lundi-là, était différent : Camille n'était pas au point de rendez-vous. Robin décida alors de se diriger vers la taverne pour la retrouver là-bas. En rentrant, il retrouva Camille dans la réserve de la taverne, en train de se cacher.

- Camille, qu'est-ce que tu fabriques ici ? Pourquoi te caches-tu ? dit le jeune homme.
- Sybille est là, chuchota-t-elle. Elle est rentrée et elle ne m'a pas vue. Par contre, moi je l'ai vue avec un homme. Ils se sont embrassés.



Robin regarda Camille avec des yeux choqués. En réalité, il était surtout triste pour son père. Il savait que Sybille avait cette réputation, mais il espérait que cette fois-ci, cela serait différent. Le jeune homme savait à quel point son père était amoureux et qu'une telle nouvelle le dévasterait. Il était fragile, surtout depuis la mort de sa première épouse. Cependant, Robin savait que la meilleure chose à faire était de révéler la vérité à son père et de faire preuve d'honnêteté, valeur essentielle cultivée dans la famille.

De retour à la maison, Robin et Camille annoncèrent la nouvelle à Jean qui refusa de les croire. Sa dévotion envers Sybille était trop forte. Face à cette réaction, Camille et Robin décidèrent de passer à l'action.

- Il ne nous croit pas, dit Camille.
- Je sais, répondit Robin.
- Qu'allons-nous faire ? Il faut qu'il s'en rende compte.
- On va piéger Sibylle ! Tant que mon père sera dans le déni, on continuera à tout prix. Il ne mérite pas ça, affirma Robin.

Les semaines qui suivirent furent un vrai challenge pour les deux adolescents. Ils observèrent pendant des jours la marâtre afin d'élaborer un planning de ses sorties. Ils aboutirent à la conclusion suivante : chaque vendredi à 15 h 30 précises, Sibylle rencontrait le même homme, chambre 234, à la taverne.

Robin et Camille prétextèrent une sortie à trois avec Jean, à la taverne, pour se retrouver et discuter. Cela faisait quatre jours que celui-ci était en voyage d'affaire. Le prétexte était donc bien trouvé. Le moment fatidique arriva et Jean n'en crut pas ses yeux ! Sa femme tant adorée le trompait ouvertement. Elle profitait de sa maison, de sa fortune et se moquait de lui.



C'en était trop ! Il s'en alla et, en arrivant chez lui, jeta toutes les affaires de Sibylle par la fenêtre. Celle-ci rentra chez elle et aperçut tous ses biens éparpillés. Jean lui expliqua depuis sa fenêtre qu'il était au courant de tout. Sibylle le supplia de lui pardonner, mais Jean ne fléchit pas et lui répondit :

- Tu n'as qu'à aller vivre avec ton amant.

- Il n'est pas aussi bien que toi, répondit Sibylle. Il vit dans une petite maison et il est poissonnier. Ce n'était qu'une erreur !

En entendant ces mots, Jean se rendit vraiment compte à quel point Sibylle était avare et hypocrite. Il ne répondit pas et se contenta de fermer la fenêtre sans se retourner. Déçu et triste, il leva les yeux et aperçut Robin et Camille. Ils étaient là, debout dans la pièce, devant lui. Les deux enfants tentèrent de le reconforter tant bien que mal.

Les semaines d'après, Robin et Camille prirent soin de Jean et l'aidèrent à reprendre confiance en lui. Quant à Sibylle, elle devint poissonnière et aida son nouveau compagnon. Elle regretta bien sa vie d'avant.

Robin, Camille et Jean vécurent dorénavant à trois, heureux. Les abeilles butinaient à nouveau, les fleurs retrouvaient leur place dans la maison et les oiseaux recommençaient à chanter. La vie reprenait des couleurs.

« Bien mal acquis ne profite jamais ». Ainsi, la marâtre ne connut jamais de fin heureuse. Elle qui vivait autrefois dans le confort, sans le moindre effort, se retrouvait désormais contrainte de vendre des poissons aux villageois qu'elle méprisait autrefois, afin de gagner sa vie. Elle qui habitait une grande et splendide demeure vivait à présent dans une toute petite maison. Elle qui avait un mari aimant partageait désormais son quotidien avec un homme qui la respectait peu. Elle qui avait tout, n'avait plus rien.



# Auteurs



Jéel

Issu de la dernière moitié du XXe siècle, cet auteur donnera sans aucun doute ses lettres de noblesse au Conte liégeois, précurseur de ce sous-genre qui, suite à la parution de ce recueil, ne devrait pas tarder à exister.

Il n'en saura rien, puisqu'il sera mort quelques heures après la rédaction de ce premier et ultime chef d'œuvre, renversé par le tram alors qu'il relisait son texte afin de l'améliorer, encore et encore...

Nous le publions ici pour lui rendre hommage.



Loona Defeldre

Née avec un stylo dans une main et une idée farfelue dans l'autre, Loona est une autrice qui transforme le moindre détail du quotidien en aventure épique. Quand elle n'écrit pas, elle observe le monde avec l'air très sérieux de quelqu'un qui prétend "faire de la recherche", alors qu'elle se demande surtout pourquoi les chats complotent toujours quelque chose.



Romane Ledain

Elle passe son temps à perdre ses clés, mais dès qu'elle touche un stylo, son imagination prend le dessus. Elle invente des histoires où les fées affrontent le vent, les ennuis et parfois leur propre sens de l'orientation. On dit qu'elle aurait un peu de poussière de fée sur les doigts... mais peut-être que ce n'est que de la farine. Toujours est-il que ses contes sentent la rosée du matin, le mystère... et un soupçon de chaos.



# Auteures



Medine Tomizzi

Medine est une future autrice à succès, réaliste et dotée d'une touche d'humour bien personnelle. Toujours prête à relever les défis, elle transforme chaque contrainte en histoire vivante. Dans ses récits, elle distille une fantaisie discrète et une sagesse lumineuse, juste assez pour faire sourire sans jamais quitter le réel des yeux.



Marie Jacob

Engagée, audacieuse et rockeuse dans l'âme, Marie, enseignante en devenir, vit la littérature comme un concert : intense, libre et vibrante. LECTRICE en éveil, elle aime les mots qui claquent, les phrases qui grondent et les idées qui font du bruit. Pour le recueil des Coteaux, elle mêle pédagogie et passion, avec une plume qui oscille entre douceur et rébellion, prête à faire danser les mots au rythme d'un rock littéraire.



Manon Migliorato

Passionnée pour les mots depuis sa tendre enfance, Manon Migliorato est la nouvelle autrice à succès de contes. Sa recette du succès ? Un bon thé bien chaud accompagné d'un plaid et un soupçon de magie.



# Auteures



Soraya Beckers

Passionnée de fantasy depuis toujours, Soraya dévore les livres comme elle respire. Elle vit à la campagne avec ses quatre cochons d'Inde et écrit à ses heures perdues. Dotée d'une imagination débordante, ses idées lui viennent de ses rêves et de ses lectures.



Sarah Dethier

Avec une écriture simple et sincère, cette jeune autrice partage ses pensées et ses histoires avec humour et une touche de réflexion, sans prétention — juste l'envie d'exprimer ce qu'elle ressent.



Léa Vanbrabant

Autrice trash et sans filtre, elle balance tout ce que tout le monde pense tout bas. Elle n'avale jamais sa langue et crache ses vérités comme des éclats. Sa nouvelle œuvre ? Un conte qui ne vous laissera pas indemnes !





# Fin

HELMo Sainte-Croix